

DEVINETTE



—Cet homme-là est sûrement un Anglais !  
—Quel homme ? Où le vois tu ?

interrogeait parfois. Le sergent-major Lafinette, ayant de plus en plus mal aux cheveux, l'accompagnait, prenant des notes.

Arrivé devant Pitou, près du râtelier d'armes, le capiston sursauta. Il était clair comme le jour que celui-là préparait un discours et désirait vivement lui toucher deux mots de quelque chose.

—Mon capitaine !...

Mais Lafinette, tout vanné qu'il était, devina *illico* que le tour-lourou, ayant sur le cœur le bon de tabac, dont la place était dans sa poche, allait s'offrir le luxe d'un débinage en règle. Il n'y avait pas à hésiter.

Alors, le sourire aux lèvres :

—Oui, oui, je sais, Pitou !... Voilà, mon capitaine : Cet homme a besoin d'une permission de huit jours. Sa mère est gravement malade.

—Est-ce un bon sujet ?

—Excellent, mon capitaine.

—Bien. Affaire entendue. Vous établirez la permission, sergent-major. Le colonel, sans doute, la signera les yeux fermés. Bon voyage, Pitou !

Le sergent-major Lafinette n'avait trouvé que ce moyen pratique de conjurer l'orage. Pitou le trouva à son goût ; mais ce qui l'enchantait beaucoup moins, ce fut le motif de punition que, la veille même de son départ, lui porta le susdit Lafinette pour un délit tout à fait illusoire.

Inutile d'ajouter que, du même coup, sa permission alla voir dans la lune si Dachs, le perruquier des zouaves, y tenait le rasoir.

Par la suite, Pitou ne réclama plus, et attendit d'être enfin de la classe.

MICHEL SAVON.

TOUT SIMPLEMENT

Lui.—Est-ce que monsieur votre père s'opposerait à ce que je vienne vous rendre visite, mademoiselle Richard ?

Elle.—Mais pas du tout, M. Dude.

Lui.—Et madame votre mère ?

Elle.—Pas davantage.

Lui.—Et vos frères ?

Elle.—Pas que je sache, d'ailleurs cela ne les regarde aucunement.

Lui.—Alors, dans ce cas là, il me semble que tout est absolument correct ?

Elle.—Pas tout à fait, car il y a un autre membre de la famille qui a son mot à dire et que vous avez toujours négligé de consulter.

Lui (étonné).—Je pensais avoir vu tout le monde, à moins toutefois qu'il ne s'agisse de l'opinion de votre aimable petit Fido ?

Elle.—Fido ! Il ne s'occupe certainement pas de cela, le pauvre ami.

Lui (de plus en plus étonné).—Alors, je ne voit pas du tout quelle peut être la personne qui puisse s'objecter à ce que je vienne vous voir.

Elle.—Ne cherchez pas. C'est moi, tout simplement.

CE QUI L'ALARMAIT

Le tramp (achevant de savourer un gâteau).—Il doit y avoir du brandy dans cette pâtisserie-là, madame, j'en reconnais le goût.

La dame.—Effectivement, mon brave homme, mais ne soyez pas alarmé, il n'y en a pas suffisamment pour vous enivrer.

Le tramp.—C'est bien là ce qui m'alarmait, madame.

LE PEUPLE RIEUR

Les Tyrinthiens, assure-t-on, étaient, de tous les peuples, les plus rieurs. Ils s'étaient fait une telle habitude de rire de tout, qu'ils ne pouvaient traiter sérieusement aucune affaire, quelque importante qu'elle fût. Fatigués de leur légèreté, ils eurent recours à l'oracle de Delphes, qui les assura de leur guérison, si, après avoir sacrifié un taureau à Neptune, ils pouvaient, sans rire, le jeter à la mer. Il était visible que la contrainte imposée ne permettrait pas d'achever l'épreuve. Cependant ils s'assemblèrent sur le rivage, ayant éloigné tous les enfants. Comme on voulait en chasser un qui s'était glissé dans la foule. " Est ce que vous avez peur, s'écria-t-il, que j'avale votre taureau ? " A ces mots ils éclatèrent de rire, et, persuadés que leur maladie était incurable, ils se soumièrent à leur destinée.

LE FACTIONNAIRE

Un détachement du corps d'armée de Davout occupait l'île de Rugen. L'ordre arrive d'évacuer à l'instant, et l'on s'embarque avec tant de précipitation qu'on oublie un factionnaire. Celui-ci, après s'être promené ponctuellement de long en large deux à trois heures, perd enfin patience, et retourne au poste qu'il trouve vide. Il s'informe, et apprend avec désespoir ce qui s'est passé. " Mon Dieu ! je vais être porté comme déserteur, perdu, déshonoré." Ses cris touchent de compassion un honnête artisan, qui l'emmena, le console, l'héberge et, au bout de quelques mois, lui donne en mariage sa fille unique.

Cinq ans après, on signale une voile ; les habitants accoururent, on reconnaît les uniformes de la grande armée. " C'est fait de moi ! " s'écrie d'abord l'ancien militaire. Cependant une idée subite lui rend courage. Il court au logis, revêt son uniforme, saisit ses armes, revient sur le rivage, et se pose en sentinelle au moment même où les Français vont débarquer. " Qui vive ? s'écrie-t-il d'une voix tonnante. — Qui vive vous-même ? est-il répondu du bâtiment : Qui êtes-vous ? — Factionnaire. — Combien a-t-il de temps que vous êtes en faction ? — " Cinq ans." Davout rit beaucoup de l'à-propos, et fit délivrer un congé en bonne forme à son déserteur involontaire.

NATURELLEMENT



Le consommateur.—Voilà du vin qui est assez faible, mademoiselle !  
La demoiselle de comptoir.—Si vous désiriez quelque chose de fort, pourquoi ne prenez-vous pas du brandy ?